

Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais

Michel Parazelli

Number 27, 1996

Jeunes en difficulté : de l'exclusion vers l'itinérance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1002355ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1002355ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (print)

1923-5771 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Parazelli, M. (1996). Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais. *Cahiers de recherche sociologique*, (27), 47–62. <https://doi.org/10.7202/1002355ar>

Article abstract

Rupturing with traditional forms of insertion, Montréal street youths have, in a precarious manner, began to use the urban socio-spatial margin as a site of identity recomposition. This socio-spatial margin is presented as a geographical organization structuring the practices of the appropriation of place. The author offers a theoretical understanding of the link unifying the identity process and space. It is on the basis of the key-concepts *transitional space* and *geographical trajectory* that it is possible to identify the geo-social route taken by street youths. As such, in order to assess the potential for the *marginalized socialization* of street youths, it is important to consider the renewal efforts underway in east-central Montréal.

Les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais

Michel PARAZELLI¹

J'aimerais vous faire part de quelques réflexions d'ordre théorique sur les pratiques de socialisation urbaine des jeunes de la rue. Ces réflexions découlent du volet théorique d'une recherche en cours faisant l'objet d'une thèse de doctorat en études urbaines². Examinons d'abord le contexte dans lequel s'inscrivent les pratiques des jeunes de la rue à Montréal. Certains secteurs du centre-ville de Montréal, dont le Faubourg Saint-Laurent³, font actuellement l'objet d'opérations de revitalisation urbaine dans le cadre du Plan d'urbanisme de Montréal. Aussi est-il nécessaire de savoir que la présence collective des jeunes de la rue dans certains lieux occupés du Faubourg Saint-Laurent y est constante depuis plus de dix ans. Les pratiques de ces jeunes sont de plus en plus considérées par certains acteurs comme des nuisances pour le développement des secteurs concernés. Leur présence, qu'on associe aux activités de l'ancien Red-Light, susciterait un sentiment d'insécurité chez les résidants et constituerait un irritant visuel pour certains commerçants. Ce phénomène de jeunes sans statut et sans territoire soulève deux enjeux urbains majeurs: le premier est psychosocial et se rapporte à la possibilité ou à l'impossibilité pour des jeunes exclus de toutes les institutions de se construire une identité sociale même marginale. En effet, exclus des lieux normatifs de socialisation, dans

¹ L'auteur remercie le Conseil québécois de la recherche sociale (CQRS) et la Fondation Desjardins pour leur soutien financier.

² Pour en savoir plus long sur le contenu théorique de cette conférence, voir mon article «L'espace dans la formation d'un potentiel de socialisation des jeunes de la rue: assises théoriques», *Les Cahiers de géographie du Québec*, vol. 39, no 107, 1995. Cette recherche comporte 55 entrevues semi-dirigées dont 30 avec des jeunes de la rue. L'aire géographique étudiée se situe dans la partie est du centre-ville de Montréal. La collecte des données s'est étendue de 1985 à 1995.

³ Les limites du Faubourg Saint-Laurent correspondent à la rue Ontario au nord jusqu'à la rue Viger au sud. Dans l'axe est-ouest, ce secteur s'étend de la rue Saint-Denis jusqu'à la rue Clark.

quels lieux les jeunes de la rue peuvent-ils vivre les expériences de socialisation nécessaires à une insertion sociale? Le deuxième enjeu, politique celui-là, est lié à la gestion urbaine de la marginalisation sociale, car il interpelle les différents acteurs sur le choix social de leurs priorités de développement urbain (sur les plans commercial, social, sanitaire, culturel, architectural, etc.). Identifier ces types d'enjeux revient à s'interroger sur le rôle que l'espace urbain joue dans la structuration ou la déstructuration d'un potentiel de socialisation des jeunes de la rue: Quelle est l'importance des lieux occupés par les jeunes de la rue? Ne représentent-ils qu'un décor, qu'un cadre physique passif ou qu'un ensemble d'interstices servant de ressources «naturelles» à un besoin de survie matérielle? Pourquoi choisissent-ils certains lieux d'occupation plutôt que d'autres? Et en quoi la gestion sociopolitique des activités urbaines peut-elle affecter les pratiques d'appropriation spatiale des jeunes de la rue? S'engager dans cette voie de recherche est essentiel pour être en mesure d'évaluer les conséquences globales de l'éviction des jeunes de la rue du centre-ville et de leur dispersion urbaine. Pour comprendre la dynamique urbaine de la marginalisation des jeunes de la rue, il faut, d'une part, mieux connaître le rôle que joue l'espace dans la formation de leur identité sociale et, d'autre part, étudier comment les conditions psychosociales et sociopolitiques influencent leur trajectoire. Commençons par relever les principales caractéristiques propres au groupe que l'on nomme «jeunes de la rue».

1 Les jeunes de la rue

Malgré l'importante couverture médiatique, la catégorie «jeunes de la rue» est considérée comme un objet d'étude scientifique depuis seulement 1988 au Québec, avec la thèse d'ethnologie urbaine de M.-M. Côté⁴. La majorité des jeunes de la rue ont de 14 à 25 ans. La plupart ont une histoire faite de violence, d'abandon et de rejet, et perçoivent la famille et le centre d'accueil comme des lieux moins sécuritaires que la rue elle-même. Ils sont en rupture quasi totale avec le monde institutionnel (famille, école, travail salarié, centre d'accueil, etc.). Depuis une dizaine d'années, ils occupent collectivement et de façon constante (surtout la nuit) certains secteurs de la partie est du centre-ville de Montréal. Les jeunes de la rue ont acquis un fort sentiment d'appartenance à ce qui est communément appelé le «Milieu de la rue», dont l'aire géographique correspond *grosso modo* aux limites de l'ancien Red-Light (dont le cœur est le fameux carrefour

⁴ M.-M. Côté, *Les jeunes de la rue à Montréal, une étude d'ethnologie urbaine*, thèse de doctorat, département d'anthropologie, Université de Montréal, 1988.

Sainte-Catherine—Saint-Laurent) et se prolonge dans le village gai, vers l'est, par la rue Sainte-Catherine. Évidemment, le Milieu de la rue ne renvoie pas qu'à des limites spatiales mais aussi à des représentations symboliques particulières ainsi qu'à des types d'activités qui débordent souvent ces limites. C'est dans cet univers «souterrain» attractif que les jeunes s'initieront à certaines activités, qu'ils mettront au point des stratégies fragiles de survie, qu'ils seront à la recherche de lieux de regroupement de jeunes connaissant des conditions semblables et qu'ils réaliseront toute une série d'apprentissages sociaux marqués par une intense activité symbolique. La mendicité, la prostitution, la drogue, le petit trafic font partie du système débrouille, mais tous les jeunes de la rue ne s'adonnent pas à ces activités de façon homogène ni automatique. Il reste que la catégorie «jeunes de la rue» peut être considérée comme un groupe social marginalisé. Je fais l'hypothèse que, quelles que soient l'appartenance sociale de leurs familles d'origine ou leurs aspirations culturelles, les jeunes de la rue vivent sensiblement la même dynamique de marginalisation, celle-ci étant produite à plusieurs niveaux (social, géographique, institutionnel, économique, culturel et politique). Précisons que c'est au chapitre de l'expression culturelle que les jeunes de la rue se distinguent entre eux, s'identifiant à des univers culturels hétérogènes. Citons, par exemple, les punks, les rockeurs, les *peace and love* et les jeunes homosexuels du milieu gai.

Phénomène urbain international, les caractéristiques sociales des jeunes de la rue dans la partie est du centre-ville de Montréal correspondent bien au portrait des *street children* esquissé par l'UNICEF, même si les contextes culturel, politique et économique sont différents:

At the other end of the spectrum there are street children who have no functional family ties at all, and attempt to fill this void by forming "fictive family" relationships and even a strong emotional attachment to the "street". These children are usually completely "on their own", and although they may find some peer support, life for them is a fight for survival. They are also likely to be affected by institutional violence, including, in some cases, police brutality and the harshness of the juvenile court system⁵.

⁵ Cité dans un récent rapport de recherche sur la situation des enfants en difficulté dans les grandes villes de cinq pays développés et en développement (le Brésil, les Philippines, l'Inde, le Kenya et l'Italie). C. S. Blanc, *Urban Children in Distress. Global Predicaments and Innovative Strategies*, Florence, Italie, Gordon and Breach Sciences Publishers, United Nations Children's Fund, 1994.

Étant donné l'impossibilité d'avoir recours à une mesure statistique et compte tenu de la nouveauté de la catégorie «jeunes de la rue» au Québec, il devient hasardeux d'en estimer le nombre ou d'en connaître la croissance. Toutefois, même si les catégories de jeunes exclus faisant l'objet d'estimations quantitatives sont différentes, quelques auteurs nous offrent des indices sur l'étendue du phénomène de marginalisation chez les jeunes. Par exemple, le nombre de jeunes qui se prostituaient au centre-ville de Montréal était estimé à 5000 par les médias en 1981⁶. Dix ans plus tard, le nombre de sans-abri âgés de moins de 30 ans variait entre 7800 et 10 000⁷. Et, selon une étude du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (SPCUM), il y aurait eu 4486 fugues de jeunes (âgés de moins de 18 ans) du foyer familial ou du centre d'accueil en 1992 comparativement à 3967 cas rapportés en 1987⁸.

Sur le plan qualitatif, les jeunes de la rue composent un groupe spécifique qui se distingue des autres catégories plus connues relativement au phénomène de marginalisation juvénile. Tout d'abord, il est important de les distinguer des jeunes itinérants. Même si les jeunes de la rue ont connu des expériences d'itinérance, leur décrochage social est moins prononcé. Ils ont encore des désirs sociaux, par exemple se regrouper entre amis ou développer des goûts culturels pour la musique, la création en général. Assimiler leur dynamique sociale marginale à l'itinérance risque de réduire leur réalité à un problème d'hébergement, d'intégration socioprofessionnelle ou même de santé mentale. De la même façon, les jeunes de la rue ne peuvent pas être assimilés à une bande (ou, si l'on veut, au phénomène de «gang» tel que l'ont étudié les sociologues de l'école de Chicago), même s'il existe des formations de petits groupes d'amis et de solidarités ponctuelles fondamentales à l'adolescence. Il ne s'agit ni d'une sous-culture délinquante, même s'il existe de petites délinquances, ni d'une sous-culture homogène de la «vie de rue» étant donné la diversité des expériences selon le groupe sexuel ou culturel d'appartenance (gai,

⁶ P. Céliier, «Quand une société jette sa jeunesse à la rue. Réflexions sur la prostitution des jeunes à Montréal», *Santé mentale du Québec*, vol. IX, no 2, 1984, p. 156.

⁷ Selon Wallot, un jeune est jugé sans-abri quand il se retrouve dans la rue pour plus de 24 heures. Notons que ce critère ne nous permet pas de distinguer les jeunes de la rue des autres situations d'itinérance ou de fugue temporaire du domicile familial (C. Wallot, *Les jeunes sans abri*, recherche entreprise dans le cadre du projet «La promotion active des droits de la personne comme voie de solution au problème des jeunes sans abri», Montréal, Consortium de formation sur la défense des droits humains de l'Université McGill, 1992).

⁸ SPCUM, *Projet d'orientation de l'intervention policière auprès des jeunes dans une perspective globale*, Direction du conseil et de la coordination, Montréal, SPCUM, 1993, p. 7.

punk, rockeur, *peace and love*, etc.). Rappelons que même si l'exclusion sociale expose les jeunes de la rue à une fragilité psychologique, il ne s'agit pas d'une expression de la déviance ni de comportements pathologiques⁹. Par contre, leur dynamique sociale se rapproche de l'expérience de la «galère» décrite par Dubet¹⁰, car même si les jeunes de la rue fréquentent divers réseaux sociaux, ils ne s'y intègrent pas pour autant et ne s'approprient pas leur mode d'organisation. Toutefois, je pense que les jeunes de la rue auraient tout de même un point d'organisation commun de leurs expériences sociales: l'espace de la rue. Selon cette hypothèse, l'espace social qu'est la rue serait l'élément structurant des tentatives de recomposition identitaire des jeunes de la rue. La rue serait alors considérée par ces jeunes comme un espace de socialisation offrant au moins la possibilité de s'identifier à leur existence marginalisée. Ce mode d'identification sociospatiale représenterait ainsi une façon symbolique de contourner le processus de dilution du lien social que ces jeunes ont connu dans leur enfance ou leur adolescence. D'où l'intérêt d'étudier ce phénomène de débrouillardise identitaire dans une perspective géo-sociale. S'ouvre alors un questionnement portant sur le lien qui unit l'espace et l'identité. L'enjeu est de comprendre le rôle que jouent certains lieux collectivement occupés par les jeunes de la rue tels que «les Blocs», par exemple. Il s'agit d'un espace vacant ceinturé de blocs de béton en guise de frontière temporaire d'une propriété privée en spéculation. Ce lieu de regroupement, occupé depuis près de dix ans, représente un espace marginal légendaire pour les jeunes de la rue non seulement au Québec mais aussi au Canada et en Europe. L'existence sociale de ce lieu marginal est actuellement menacé par le Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine¹¹ où il est prévu d'aménager de façon temporaire les espaces vacants bordant cette artère principale de Montréal. Nous verrons plus loin que la fonction de certains de ces lieux correspond au phénomène d'«espace transitionnel¹²» qui, par définition, favorise la construction identitaire. Ces lieux participeraient géo-socialement à la possibilité paradoxale de développer des pratiques de socialisation marginalisée.

⁹ G. Mendel, *Une génération sans nom (ni oui)*, Actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société (24-25-26 avril 1992 à Montréal), Montréal, PIAMP, 1994, p. 29.

¹⁰ F. Dubet, *La galère: jeunes en survie*, Paris, Fayard, 1987.

¹¹ Ville de Montréal, *Plan de mise en valeur de la rue Sainte-Catherine*, projet, 1993, p. 40-41.

¹² D. W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

2 Des pratiques de socialisation marginalisée

N'étant la plupart du temps pas considérés comme des «sujets compétents», les jeunes de la rue éprouvent d'importantes difficultés non seulement à s'identifier au monde adulte mais aussi à occuper l'espace urbain et à s'y établir. Pour comprendre la dynamique particulières aux jeunes de la rue en prenant en considération leur rôle actif dans ce processus de marginalisation, j'ai proposé le concept de socialisation marginalisée. Ce concept s'inspire d'études récentes portant sur les jeunes exclus en France¹³ et d'un programme de recherches sur les enfants de la rue dirigé par R. Lucchini¹⁴ dans trois grandes villes d'Amérique latine, notamment de celle portant sur Rio de Janeiro. Ces études montrent que les manifestations d'appartenance des jeunes à l'espace social de la rue nous renverraient à l'existence de pratiques favorisant la construction identitaire mais dont les manifestations socioculturelles seraient marginalisées. Par exemple, le phénomène des tags et des graffitis renvoie à des pratiques spatiales d'identification sociale intense mais marginalisées compte tenu de la nature transgressive du geste. Entre parenthèses, ce type de pratique est loin d'être l'apanage des jeunes de la rue, comme nous avons pu le constater dernièrement à Montréal¹⁵. Au sujet des tags en France, A. Vulbeau¹⁶ voit ce phénomène comme une «esthétique de la disparition juvénile». En ce qui concerne les jeunes de la rue, leurs pratiques de socialisation marginalisée peuvent être comprises comme une forme de protection sociale ou de survie identitaire, même si la part de risques et d'insécurité est grande. L'expérience de la rue prendrait, pour certains, le sens d'un rituel de passage, pour d'autres, d'un enfermement et même de la mort. Dans cette perspective, la «vie de rue» constituerait un enjeu social déterminant un passage qui soutienne et enrichisse le jeune dans son effort social de s'initier à la vie adulte, ou qui ajoute des difficultés liées à cet effort en amorçant un processus d'autodestruction. Cela est présenté de façon schématique car, en fait, on peut aussi concevoir une expérience traversée des deux issues, et ce avec des variations d'intensité selon l'histoire et la sensibilité affective

¹³ M. Fize, *Les bandes. L'«entre-soi» adolescent*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993; M. Kokoreff, «L'espace des jeunes. Territoires, identités et mobilités», *Les Annales de la recherche urbaine*, nos 59-60, 1993, p. 170-179; A. Vulbeau, «Les tags, spectres de la jeunesse. Histoire d'une nouvelle pratique urbaine», *Les Annales de la recherche urbaine*, no 54, 1992, p. 60-67; J.-Y. Barreyre, *Les loubards. Une approche anthropologique*, Paris, L'Harmattan, 1992.

¹⁴ R. Lucchini, *Les enfants de la rue. Identité, sociabilité, drogue*, Genève et Paris, Librairie Droz, 1993.

¹⁵ M. Thibodeau, «Les artistes de l'ombre se découvrent. "Fame, it's all about fame"», Montréal, *La Presse*, 1995, p. A1-A2.

¹⁶ A. Vulbeau, art. cité.

de l'individu. Le résultat de cet effort d'insertion marginalisée dépend toutefois de certaines conditions, dont la reconnaissance entre pairs, l'une des plus importantes étant la reconnaissance de cet effort par un adulte «signifiant». Mais comment remplir cette condition quand on sait que les jeunes de la rue ont d'énormes difficultés à reconnaître toute forme d'autorité s'exerçant sur leur vie? Réticents à recourir aux services sociaux et de santé officiels, les jeunes de la rue se tournent plutôt vers des intervenants qui ne jugent pas leurs comportements comme étant pathologiques et qui les soutiennent dans leur démarche d'appropriation d'actes sociaux en se rendant disponibles aux demandes des jeunes. Parmi ceux-ci, quelques travailleurs de rue représentent souvent les rares ponts avec le monde adulte et la forme d'autorité non abusive qui puisse leur permettre d'éviter la spirale de l'enfermement dans la marge.

Quant au rôle joué par l'espace urbain, hormis les rares évocations de la notion de «territoire», il n'existe pas actuellement de théories explicitement géographiques du rôle joué par l'espace dans la structuration des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes. De façon générale, l'espace urbain est plutôt désigné par des métaphores réduisant la réalité spatiale à un interstice, un décor, un contenant ou une ressource. Ces métaphores ont pour effet de confondre les phénomènes non géographiques et hétérogènes (activités économiques, sociales, culturelles) avec le substrat matériel que l'on considère comme homogène. Il y a alors confusion entre l'existence d'activités sur un substrat et l'organisation géographique elle-même. Autrement dit, il ne suffit pas d'identifier les lieux occupés par les jeunes de la rue ou d'en décrire les différents usages marginaux pour penser de manière géographique l'organisation spatiale des lieux de socialisation. Le rôle que joue l'espace est plus dynamique qu'un simple contenant étant donné que les jeunes de la rue semblent établir (bien que de façon précaire) un certain rapport sociosymbolique avec certains lieux dans la perspective d'une recomposition identitaire. Comme le dit Lucchini à propos des enfants de la rue, la rue «ne se réduit pas à un canal par lequel transitent des personnes et des biens¹⁷». La rue n'est pas détachée du reste de l'espace construit ni de l'ensemble des représentations symboliques auxquelles elle peut donner lieu. En ce sens, l'espace de la rue serait qualitatif avant d'être une quantité d'objets urbains disposés les uns à la suite des autres. Il est alors préférable de concevoir cette marge sociospatiale comme une organisation géographique structurant de façon topologique¹⁸ les pratiques d'appropriation spatiale et

¹⁷ R. Lucchini, ouvr. cité, p. 18.

¹⁸ En illustrant l'espace topologique par un exemple, C. P. Bruter (*Topologie et perception. Bases philosophiques et mathématiques*, tome 1, Paris, Maloine S. A. éditeur, 1974) insiste sur le rôle des champs de force (attractif, répulsif, annihilant) dans

d'identification sociale des jeunes de la rue. La structuration «topologique» fait référence à un mode de représentation de l'espace dont J. Piaget¹⁹ et Sami-Ali²⁰ ont analysé la genèse, alors que d'autres, tels les tenants de la géographie structurale²¹ en ont étudié les propriétés urbaines. Tel un jeu d'échecs, la représentation topologique de l'espace urbain renvoie à l'identification de formes sociospatiales dans une hiérarchie de voisinages déterminant des positions relatives. Elles sont relatives car leur valeur (leur degré de permanence) est différenciée par leur potentiel d'attractivité et de répulsivité (par exemple, l'espace d'un centre de réadaptation n'est pas aussi attirant pour les jeunes que les Foufounes Électriques, n'est-ce pas?). Ajoutons que ces positions font l'objet d'un rapport de force entre des acteurs qui visent l'appropriation des lieux offrant les meilleures positions sur le plan sociosymbolique. Pour connaître le rôle structurant de l'espace urbain dans les pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue, il est alors nécessaire de comprendre la dynamique interne qui détermine l'attractivité des lieux d'appartenance occupés par ces jeunes. Pour ce faire, j'ai associé une perspective géographique au concept d'«espace transitionnel» du psychanalyste et pédiatre Donald Woods Winnicott²².

3 L'espace transitionnel: les conditions d'existence d'un lieu d'appartenance sociale

Le concept d'«espace transitionnel» sous-tend une hypothèse psychanalytique qui permet de comprendre en quoi la constitution identitaire du sujet se structure à partir de la réalité spatiale. Associé à une perspective géographique, le concept d'espace transitionnel permettra d'établir une distinction entre un lieu favorisant un ensemble d'expériences socialisantes et un autre qui ne le permet pas. L'importance de cette hypothèse est qu'elle nous montre comment s'opère

la structuration des formes de voisinages, donc des positions: «L'équilibre domestique est fonction de bonnes relations que chacun entretient avec son entourage. Tout objet se doit d'avoir conscience de ses voisins et de leurs pouvoirs. Mais comme il est certain que ce pouvoir dépend en partie de notre distance à ces voisins, toute une hiérarchie de voisinage se dessine.» L'espace topologique ne se mesure donc pas de manière quantitative comme l'espace métrique mais se reconnaît qualitativement par la forme de sa structure.

¹⁹ J. Piaget et B. Inhelder, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, Paris, PUF, 1948.

²⁰ Sami-Ali, *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard, 1974.

²¹ G. Mercier et G. Ritchot (dir.), «La géographie humaine structurale», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, no 98, 1992; G. Desmarais, «Des prémisses de la théorie de la forme urbaine au parcours morphogénétique de l'établissement humain», *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 36, no 98, 1992, p. 251-273.

²² D. W. Winnicott, ouvr. cité.

la première régulation narcissique de l'être humain (formation identitaire dès les premiers mois du nourrisson, la deuxième survenant à l'adolescence).

L'hypothèse de Winnicott est la suivante: dès sa naissance, le nourrisson entretient un rapport de fusion avec le monde extérieur, une indifférenciation du moi et du non-moi. Ce contrôle magique de la réalité lui donne un sentiment de toute-puissance, ce qui l'empêche de distinguer, parmi les phénomènes qu'il contemple, ceux qui relèvent de lui et ceux qui sont le produit du monde extérieur. Sur le plan géographique, il s'agit alors d'un espace totalisé, unitaire, sans discontinuité.

Pour ce jeune enfant, la différenciation du moi et du non-moi se réalisera graduellement avec la mère qui l'incitera à renoncer à son sentiment de toute-puissance, la dynamique présence/absence opérant ainsi des ruptures temporaires dans les réponses de la mère aux besoins de l'enfant. Cette désillusion progressive ne pourra être assumée par le bébé que grâce à une médiation compensatrice qu'est l'«objet transitionnel» (la «doudou», bout de couverture). Winnicott insiste sur la dimension abstraite de l'objet transitionnel:

L'objet transitionnel n'est pas un objet interne (concept mental), c'est une possession. Cependant, pour le nourrisson, ce n'est pas non plus un objet externe. Ce n'est pas l'objet bien entendu qui est transitionnel. [...] L'objet représente la transition du petit enfant qui passe de l'état d'union avec la mère à l'état où il est en relation avec elle, en tant que quelque chose d'extérieur et de séparé²³.

Cet objet permettra à l'enfant de se représenter cette transition entre la subjectivité du monde intérieur et l'objectivité du monde extérieur; entre l'imaginaire et le réel. La conscience de soi se développerait ainsi. Plus tard, c'est par le jeu que le sujet accédera à des espaces transitionnels plus étendus, tout en nourrissant son activité culturelle pendant la vie adulte. Quelles sont les conditions pour qu'un lieu potentialise une aire transitionnelle d'expérience? Voici celles que Winnicott a relevées à partir de son expérience pratique:

- la *réciprocité des relations*. Ces relations doivent s'inscrire dans un mouvement d'appropriation mutuelle de l'activité symbolique (créativité partagée);

²³ *Ibid.*, p. 19 et 26.

- la *confiance et la fiabilité* des acteurs présents. Toute menace à la liberté des sujets handicape ces derniers pour ce qui est de leur capacité de s'approprier cet acte social;
- l'*aspect informel* de l'aire intermédiaire en tant que «zone neutre», c'est-à-dire un espace dans lequel les règles du jeu restent indéterminées. Winnicott parle de *playing*. En anglais, il existe une différence entre les mots *play* et *game*, *play* signifiant le jeu sans règles préétablies et *game*, le jeu avec des règles préétablies. L'aspect informel de l'espace transitionnel rend possible l'appropriation de règles du jeu par la création (pour jouer, il faut construire des règles).

La connaissance des conditions d'existence de l'espace transitionnel nous offre des points de repère quant aux lieux actualisant ou non un potentiel de socialisation des individus qu'ils soient marginalisés ou non. Ajoutons que Winnicott distingue deux types de rapports à l'espace transitionnel qui renvoient aux dimensions subjectives et objectives de l'espace transitionnel. Il s'agit du mode de rapport à l'objet (projections subjectives du sujet) et du mode d'usage de l'objet (propriétés objectives de l'objet). Afin d'inclure la réalité sociourbaine, j'ai introduit un troisième type de rapports: le mode d'occupation sociospatiale (régulation politique de l'appropriation). C'est par l'espace transitionnel que la contiguïté de ces trois rapports est possible et qu'une continuité de l'expérience identitaire peut être ressentie affectivement. Insistons sur le fait que l'activité symbolique est au cœur de l'activité culturelle en tant que pratique créatrice de sens du monde extérieur. C'est pourquoi la créativité joue un rôle-clé dans la formation d'un espace transitionnel. Le passage suivant décrit bien la pensée de Winnicott à ce sujet:

Le lecteur consentira, je l'espère, à envisager la créativité dans son acception la plus large, sans l'enfermer dans les limites d'une création réussie ou reconnue, mais bien plutôt en la considérant comme la coloration de toute une attitude face à la réalité extérieure. Il s'agit avant tout d'un mode créatif de perception qui donne à l'individu le sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue; ce qui s'oppose à un tel mode de perception, c'est une relation de complaisance soumise envers la réalité extérieure: le monde et tous ses éléments sont alors reconnus mais seulement comme étant ce à quoi il faut s'ajuster et s'adapter. La soumission entraîne chez l'individu un sentiment de futilité, associé à l'idée que rien n'a d'importance²⁴.

²⁴ *Ibid.*, p. 91.

Avant d'illustrer l'utilité du concept d'espace transitionnel, il est important d'en relever les conséquences théoriques: l'objet transitionnel correspond à la première activité symbolique permettant l'actualisation du premier rite de passage (de l'état de non-sujet à celui de sujet). Fait encore plus intéressant, c'est que ce processus identitaire s'amorce en même temps que le premier découpage géographique de la réalité étant donné ce déploiement d'un espace abstrait, d'une aire intermédiaire d'expérience entre soi et l'autre. En d'autres mots, il s'agit de l'émergence d'une première discontinuité dans le réel qui permet de distinguer au début deux formes prégnantes: l'autre (la mère ou la figure qui en tient lieu) et soi. Cette reconnaissance de deux objets distincts dans l'espace procède, selon les travaux de Piaget, de la représentation topologique de l'espace. Autrement dit, par ce mode de représentation topologique, le nourrisson perçoit pour la première fois une différence dans le monde extérieur qui ne dépend pas complètement de sa volonté. Enfin, la représentation topologique des relations de position dans l'espace, permet à l'être humain de percevoir géographiquement les éléments hétérogènes du monde extérieur.

À la lumière de ces considérations, nous comprenons que l'espace est immédiatement symbolique, donc hétérogène et non seulement un substrat homogène, un simple contenant ou un décor passif. Le renoncement au sentiment de toute-puissance codétermine l'émergence mutuelle de l'identité et de la représentation spatiale du monde extérieur. L'espace est alors indissociable de la question identitaire. Évidemment, faut-il le préciser, le sujet ne crée pas l'espace matériel, mais il est appelé à substituer ou à sublimer l'angoisse de sa désillusion (de la perte du sentiment de toute-puissance) à travers l'appropriation d'un objet transitionnel qui le situe d'emblée dans l'espace topologique. Géographiquement parlant, la représentation topologique de l'espace est structurée par un premier contrôle politique de la mobilité du sujet: la mère signifie au nourrisson l'obligation de renoncer au sentiment de toute-puissance (première régulation narcissique) et de se diriger vers une position compensatrice et transitive par l'intermédiaire de l'objet transitionnel (régulation politique de la mobilité). Il s'agit donc de la première relation de position consécutive à cette trajectoire contraignante. Ce qui nous amène à spécifier notre hypothèse initiale concernant le rôle joué par la réalité spatiale: l'espace jouerait un rôle dans la structuration du potentiel de socialisation des jeunes de la rue en tant que représentation topologique des lieux d'appartenance qui seront valorisés selon leur potentiel transitionnel. Il reste donc à identifier ces lieux.

4 La fugue comme trajectoire initiatique d'une socialisation autonome

Je vais maintenant illustrer cette hypothèse en considérant la fugue des jeunes comme une trajectoire géographique²⁵. Tout d'abord, nous savons que les jeunes de la rue réagissent à la violence du milieu d'origine par la fugue, celle-ci apparaissant comme un comportement de protection²⁶. Nous savons aussi qu'à l'adolescence les jeunes révisent leur acquis identitaire par rapport aux conditions initiales de socialisation de la petite enfance. Compte tenu que ces conditions initiales ont été particulièrement pénibles, voire quasi inopérantes, on peut mieux comprendre pourquoi les jeunes adopteront des attitudes antisociales et d'isolement social (par exemple, *no future, destroy*, etc.) face aux formes d'autorité. Winnicott²⁷ interprète ces attitudes dans la perspective d'une réparation: le jeune essaierait de faire reconnaître la dette que le monde a envers lui et voudrait que le monde lui réédifie le cadre qui a été brisé, quitte à le bricoler lui-même avec d'autres jeunes.

Menacé d'inexistence sociale, les jeunes choisiraient de s'évader d'un contexte psychosocial qui les refoule. La fugue prend alors toute son importance structurale en tant que trajectoire initiatique d'une quête de liberté, d'autonomie et de plaisir. Par définition, ce rituel initiatique réunit les conditions d'émergence d'un potentiel transitionnel que les jeunes fugueurs tenteront de concrétiser dans des lieux spécifiques. Pour ces jeunes, il s'agit de chercher des lieux susceptibles de potentialiser des espaces où ils pourront se sentir exister comme des sujets réels, des lieux où il sera possible à chacun de se construire en tant que sujet social. L'espace urbain affecterait la structure profonde des pratiques de socialisation des jeunes de la rue en offrant des lieux d'identification. Cependant, cette identification sociospatiale n'est possible que grâce à une valorisation par les jeunes de la rue de certaines prégnances sociosymboliques (significations symboliques spatialisées) s'accordant à leur imaginaire social. Ainsi, le psychanalyste J.-J. Rassial²⁸ affirme, à propos de la bande délinquante, que l'imaginaire de ces jeunes serait alimenté par le mythe de l'autonomie naturelle: un imaginaire préhistorique ou posthistorique,

²⁵ Ces propos doivent être nuancés parce que, dans la réalité, la démarche du jeune pour fuir la réalité répulsive est progressive et peut être marquée de plusieurs fugues suivies de retours à la maison ou au centre d'accueil. Il ne s'agit pas de réduire ce parcours à une seule fugue marquant une seule rupture mais, pour les besoins de la présentation théorique, je considérerai la fugue comme un comportement type.

²⁶ M.-M. Côté, ouvr. cité.

²⁷ D. W. Winnicott, *Déprivation et délinquance*, Paris, Payot et Rivages, 1994, p. 183.

²⁸ J.-J. Rassial, *L'adolescent et le psychanalyste*, Paris, Éditions Rivages, 1990.

l'archétype du survivant et de l'aventurier. Cet imaginaire cadre assez bien avec celui de la culture punk, par exemple, selon laquelle la destruction du monde actuel est un préalable à sa reconstruction anarchique (le film *Mad Max* en est une illustration). D'ailleurs, certaines prégnances parmi les plus attractives seront celles dont l'esthétique des lieux dégage une impression de déconstruction anarchique (couleurs bigarrées, objets insolites, formes inédites, etc.). Mais de façon générale, compte tenu de la méfiance des jeunes de la rue pour toute forme d'autorité, les lieux les plus communément attractifs seront ceux qui, sur les plans esthétique et affectif, permettront de spatialiser des prégnances articulées autour des seules valeurs identitaires que ces jeunes connaissent, c'est-à-dire des valeurs de rejet, d'abandon et de transgression, bref des valeurs correspondant à leur attribution identitaire d'origine. Cela ne veut pas dire que ces valeurs sont toujours spatialisées dans des lieux sordides et désorganisés. À titre d'exemple, elles peuvent l'être dans un appartement «bien ordonné» et aménagé avec soin par certains jeunes de la rue, homosexuels mais dont le décor dénote des prégnances que l'on pourrait qualifier de *kitsh*²⁹. L'hétérogénéité du mode d'expression culturelle des jeunes de la rue engendre nécessairement une certaine diversité des références imaginaires à ces valeurs. Du côté des lieux les plus répulsifs, on pourrait penser à des lieux dont les prégnances traduisent les valeurs inverses (l'intégration, le conformisme, l'autorité, etc.). La «spatialisation» de ces valeurs permettrait aux jeunes de la rue de se rassembler dans certains lieux plutôt que dans d'autres, constituant des points de repère sociosymboliques. À Montréal, ces lieux correspondent bel et bien à la partie est de la rue Sainte-Catherine, secteur de l'ancien Red-Light avec les commerces de sexe, les bars gais, les bars underground tel les Foufounes Électriques et le fameux terrain vacant appelé «Les Blocs», quelques parcs publics ainsi que plusieurs squats. Des lieux globalement attirants, à divers degrés, en raison de leurs prégnances de transgression et d'abandon.

5 Comment qualifier les trajectoires géo-sociales des jeunes de la rue?

Je pense qu'au-delà des apparences nous donnant l'impression d'une mobilité égarée dans un *no man's land*, la mobilité des jeunes de la rue relève bel et bien d'une organisation géographique, plus précisément topologique. Nous avons vu que la dynamique interne des premières expériences de socialisation marginalisée des jeunes de la rue

²⁹ Le *kitsh* se dit d'un style et d'une attitude esthétique caractérisés par l'usage hétéroclite d'éléments démodés (le rétro) ou populaires, considérés comme de mauvais goût par la culture établie et produit par l'économie industrielle.

procédait d'une association symbolique entre la quête subjective de ces jeunes et les lieux qui permettent de spatialiser le mieux l'expression esthétique et affective de cette quête. De façon générale, la fugue engendrerait une position structurale d'errance face à la possibilité de s'établir dans la ville. Cependant, si l'on est plus attentif, on peut déceler dans la fugue une position géographique bien définie dans un contexte où cette mobilité marginalisée est tout de même organisée dans l'espace. La fugue s'inscrirait dans une trajectoire d'évasion déterminée par une autre de dispersion (obligeant le sujet à se déplacer). Autrement dit, le milieu d'origine étant répulsif, il contraindra à l'évasion.

Continuons le parcours. Le point d'arrivée de la trajectoire d'évasion est la partie est du centre-ville de Montréal. Parmi les lieux composant cet espace sociosymbolique attractif (mode de relation), les jeunes de la rue occuperont ceux qui, à l'usage, se prêtent le mieux à l'appropriation géographique (mode d'utilisation). Mais encore faut-il que ces espaces soient parmi les lieux les moins exposés aux mesures de contrôle liées à la gestion des usages urbains (mode d'occupation). Toutefois, ces rassemblements précaires seraient constamment objet de dispersion, étant donné l'occupation parasitaire et transgressive de la propriété des autres. D'où une seconde classe de trajectoire structurante des pratiques de socialisation marginalisée des jeunes de la rue: le rassemblement déterminé par une dispersion due au respect de la loi (par exemple, la répression policière).

Chez les jeunes de la rue, comme d'ailleurs chez tous les autres citoyens, les pratiques de socialisation se forment dans des espaces qui ne sont pas marqués par des rapports de force. Il est important de connaître non seulement la marge d'autonomie d'action des jeunes de la rue, mais aussi les limites imposées par les contraintes de la structuration sociopolitique de l'espace urbain. Les jeunes de la rue se heurtent quotidiennement aux diverses mesures liées à la gestion des usages urbains concernant la programmation, l'accessibilité ainsi que le contrôle et la surveillance. Sans développer davantage cet aspect, j'aimerais quand même donner des exemples de l'influence de la gestion des usages urbains sur les pratiques d'appropriation socio-spatiale des jeunes de la rue en m'inspirant des indicateurs d'Ashworth et de ses collaborateurs³⁰:

³⁰ G. J. Ashworth, P. E. White et H. P. M. Winchester, «The Red-Light district in the West European city: A neglected aspect of the urban landscape», *Geoforum*, vol. 19, no 2, 1988, p. 201-212.

- 1) *la programmation des usages*: par exemple, les jeunes de la rue d'appartenance punk ne sont pas acceptés dans tous les établissements commerciaux;
- 2) *l'accessibilité*: par exemple, l'aménagement de certains parcs est conçu pour favoriser la déambulation au détriment de la «fixité»;
- 3) *le contrôle et la surveillance*: par exemple, l'heure de fermeture des parcs coïncide avec les moments forts de fréquentation des jeunes de la rue. De même, les jeunes qui mendient se voient souvent imposer des amendes par les policiers qui exigent d'eux une circulation constante.

Ces exemples de mesures ne vont pas sans fragiliser et compromettre les tentatives de socialisation marginalisée des jeunes de la rue. J'aimerais conclure en précisant que la quête d'espaces transitionnels structurerait la localisation urbaine de la pratique des jeunes de la rue, tandis que les modalités de gestion des usages urbains affecteraient leurs pratiques d'appropriation sociospatiale. L'évaluation de l'influence de l'espace urbain sur le potentiel de socialisation des jeunes de la rue passe donc par l'étude des relations existant entre ces deux ordres de structuration. Mais ce n'est qu'en se fondant sur l'histoire de la mobilité sociospatiale des jeunes de la rue qu'on pourra faire face à cet enjeu.

Michel PARAZELLI

Étudiant au doctorat en études urbaines
INRS/UQAM

Résumé

En rupture avec les formes traditionnelles d'insertion, les jeunes de la rue, à Montréal, institueraient de façon précaire un certain usage de la marge sociospatiale urbaine dans la perspective d'une recomposition identitaire. Cette marge sociospatiale est présentée comme une organisation géographique structurant les pratiques d'appropriation de lieux. L'auteur nous invite à comprendre théoriquement le lien qui unit le processus identitaire à l'espace. C'est à partir des concepts-clés d'*espace transitionnel* et de *trajectoire géographique* qu'il serait possible d'identifier un parcours géo-social des jeunes de la rue. Aussi, pour évaluer le potentiel de *socialisation marginalisée* des jeunes de la rue, il importe de considérer le contexte de revitalisation du centre-est de Montréal.

Mots-clés: jeunes de la rue, socialisation marginalisée, espace transitionnel, identité, représentation topologique de l'espace, trajectoire géographique, revitalisation urbaine.

Summary

Rupturing with traditional forms of insertion, Montréal street youths have, in a precarious manner, began to use the urban socio-spatial margin as a site of identity recomposition. This socio-spatial margin is presented as a geographical organization structuring the practices of the appropriation of place. The author offers a theoretical understanding of the link unifying the identity process and space. It is on the basis of the key-concepts *transitional space* and *geographical trajectory* that it is possible to identify the geo-social route taken by street youths. As such, in order to assess the potential for the *marginalized socialization* of street youths, it is important to consider the renewal efforts underway in east-central Montréal.

Key-words: street youth, marginalized socialization, transitional space, identity, topological representation of space, geographical trajectory, urban renewal.

Resumen

En ruptura con las formas tradicionales de inserción, los jóvenes de la calle en Montréal instituirían de manera precaria cierto uso del margen socioespacial urbano en la perspectiva de una recomposición identitaria. Este margen socioespacial es presentado como una organización geográfica que estructura las prácticas de apropiación de lugares. Es a partir de estos conceptos claves de *espacio transicional* y *trayectoria geográfica* que sería posible identificar un recorrido geosocial de los jóvenes de la calle. Por otra parte, para evaluar el potencial de *socialización marginalizada* de los jóvenes de la calle, es importante considerar el contexto de revitalización del centro-este de Montréal.

Palabras claves: jóvenes de la calle, socialización marginalizada, espacio transicional, identidad, representación topológica del espacio, trayectoria geográfica, revitalización urbana.